

Patrimoine culturel, identité nationale

TALEGHANI Mahmoud

Université de Téhéran

mahmoudtaleghani@yahoo.fr



Résumé

Qu'est-ce que l'identité ? C'est une chose essentielle qui me permet d'être moi-même et de vivre. Avec quoi suis-je moi-même ? Une vie embryonnaire ? Une vie de nourrisson ? Si je me nourris, si je me déplace, si je m'exprime, si j'apprends des langages, des concepts, des sentiments, alors, ne serais-je donc pas moi-même ?

C'est le comportement historique que chaque peuple ou chaque nation choisit qui donne forme à son identité. Ce choix, même s'il se fonde sur une conscience, sur une volonté supérieure, n'en possède pas moins une nature mouvante, naturelle, et dynamique.

De même que nos valeurs culturelles, nos comportements humains quotidiens, dans tous les domaines, culturels, sociaux, politiques et économiques, ont subi tout au long de l'histoire de nombreuses évolutions, de nombreux changements, de même aucun des éléments constitutifs de l'identité d'un peuple ou d'une nation n'est essentiel ni éternel ; et il faut se

garder d'en faire « une courgette au cou » et d'y assujettir notre identité.

Notre identité s'est formée dans la différence et la diversité. Elle se conforte dans l'entente et la hauteur de vue, dans la longue histoire de ce pays ; elle s'est conservée dans l'unité et la concorde. Au contraire, la discorde, l'étroitesse d'esprit, la prétention spécifique des Iraniens à lier leur identité à tel ou tel de leurs particularismes nationaux, religieux, ont été chez eux cause de la perte de l'identité nationale. Il vaudrait mieux œuvrer sérieusement à tout ce que nous partageons ensemble, à la connaissance et à l'acceptation de nos particularités, à la sauvegarde de nos droits mutuels.

Il est vrai que la civilisation dans sa globalité est humaine et universelle, et que le fait de la qualifier d'occidentale ou d'orientale révèle une ignorance de ce qu'est une civilisation, et une approche politicienne des choses. Pourtant, la civilisation possède un grand nombre de caractéristiques géographiques, climatiques, psychologiques, culturelles, religieuses et juridiques.

Dans tous les domaines, en particulier celui de la culture, ce sont des victimes qui crient au complot de l'ennemi. Ils nient cette réalité de l'expérience qui nous apprend qu'aucun pays ni aucune nation n'est victime d'agression, sauf à offrir elle-même les conditions requise pour cette agression.

Le fond de l'affaire, c'est que sous prétexte de progrès et de modernité, nous nous sommes fabriqués avec la culture et la civilisation occidentales, une « courgette au cou ». Tant que nous la gardons, nous « existons » : qu'on vienne à nous l'enlever, et nous « n'existons plus ».

Il est évident que dans une telle situation, notre vulnérabilité ait considérablement augmenté. Car nous avons créé pour nous-mêmes toutes les conditions nécessaires à toutes sortes d'agression. Même si en apparence nous ne pensons pas avoir besoin de connaître notre patrimoine récent, en réalité nous en avons un besoin impérieux pour sortir de notre indécision et retrouver notre identité passée.

Mots-clés: patrimoine culturel, identité nationale, comportements humains, différence, diversité, civilisation, vulnérabilité.

Dès lors qu'il s'agit de la nécessité d'emprunt scientifique, technologique, de transfert d'expérience, on se met à penser et à craindre la perte de l'identité et de la souveraineté nationale.

Qu'est-ce que l'identité ? C'est une chose essentielle qui me permet

d'être moi-même et de vivre. Avec quoi suis-je moi-même ? Une vie embryonnaire ? Une vie de nourrisson ? Si je me nourris, si je me déplace, si je m'exprime, si j'apprends des langages, des concepts, des sentiments, alors, ne serais-je donc pas moi-même ?

Si j'apprends chez mon voisin, ami ou ennemi, technique, savoir, compétence, art, devrais-je pour autant perdre mon identité ? Si je rejette mes mauvaises habitudes, la laideur de mes us et coutumes, est-ce pour autant perdre mon identité ?

Si j'acquiers des qualités, mon identité en sera-t-elle altérée ?

Si mes connaissances, mon expérience, mes motivations, mes besoins, ma personnalité se trouvent magnifiés, vais-je en perdre mon identité ? Sans nul doute, la réponse à tous ces « si » est négative.

L'identité, dans sa diversité, est un enchaînement unitaire et relationnel, une opération dans la continuité et dans la durée ; ce n'est pas une évolution ni une transformation du « moi » par une sorte de rupture, mais au contraire, essentiellement une continuité, une permanence.

C'est le comportement historique que chaque peuple ou chaque nation choisit qui donne forme à son identité. Ce choix, même s'il se fonde sur une conscience, sur une volonté supérieure, n'en possède pas moins une nature mouvante, naturelle, et dynamique.

Même si la formation de la charte identitaire des hommes remonte à des temps très anciens, néanmoins, elle demeure toujours un processus évolutif, qui n'a pas encore trouvé sa formulation définitive. C'est pour cette raison même qu'on ne doit pas considérer tous les principes constitutifs de l'identité de chaque peuple et de chaque nation, comme des éléments essentiels, ni craindre leur transformation.

De même que nos valeurs culturelles, nos comportements humains quotidiens, dans tous les domaines, culturels, sociaux, politiques et économiques, ont subi tout au long de l'histoire de nombreuses évolutions, de nombreux changements, de même aucun des éléments constitutifs de l'identité d'un peuple ou d'une nation n'est essentiel

ni éternel ; et il faut se garder d'en faire « une courgette au cou »¹ et d'y assujettir notre identité.

Si nous définissons notre identité comme cette « courgette au cou », alors avec le temps, le principe de notre vie, sa pérennité, s'étioleront pour disparaître finalement. Notre identité humaine est totalement liée à notre vitalité et à notre orgueil de vivre.

S'il est convenu d'appeler catégoriquement identité notre histoire passée ou présente, de trembler devant les changements, c'est que nous avons choisi contre toute sagesse humaine l'immobilisme au lieu du dynamisme ; ce qui fut précisément la cause de la décadence de toutes les civilisations dans l'histoire de l'humanité.

L'usage de la carriole, de la charrette, du hammam et ses bains froids et chauds, de la méthode du système « abjad »², de l'enregistrement des naissances et des transactions commerciales dans les marges du saint Coran, l'acceptation des mœurs tribales, de l'ordre féodal, de la royauté comme l'ombre de Dieu sur terre, et autres croyances et usages du passé, ne furent jamais des éléments constitutifs de notre identité. Il ne faut donc pas en faire « notre courgette au cou ». Tout cela a été bouleversé et nous sommes encore nous-mêmes.

Ceux qui perdent l'intégrité de leur personnalité, qui oublient leur nom et leur lignée, qui perdent leur mémoire, dont les souvenirs du passé proche se sont effacés, sont ceux-là même qui perdent leur identité, leur « qui suis-je », qui deviennent étrangers à eux-mêmes. Ces gens-là n'ont pas de capacité de résistance ; ils ne conçoivent ni l'échec ni la victoire. Ils ne connaissent ni le plaisir de la gloire ni les honneurs, ni l'amertume de la misère et de l'humilité. Dans ces conditions, ils sont incapables de discerner leurs profits de leurs pertes. Ils demeurent dans l'ignorance. Pour finir, non seulement ils s'habituent

1. Mollâ Nasroddin était en voyage. Pour ne pas se perdre, il s'accrocha au cou une courgette. Le soir venu, il s'endormit. Son compagnon de voyage lui déroba la courgette et la pendit à son propre cou. Quand Mollâ se réveilla, il ne trouva plus sa courgette et l'aperçut au cou de son compagnon. Alors il s'écria : « S'il est moi, qui suis-je ? Si je suis moi-même, où est ma courgette ? »

2. Alphabet arabe rangé dans l'ordre de la valeur numérique des lettres.

à leur arriération, mais encore ils perdent toute envie de progrès.

Si nous nous coupons de notre passé, notre passé proche en particulier, si nous perdons toute racine dans notre patrimoine, si nous ne nous reconnaissons pas comme nation douée de vie, de civilisation, d'un destin historique, assurément, nous perdons notre mémoire historique et par le fait même nous ignorons où nous avons poussé, comment nous avons mûri, à quelle époque nous avons progressé, quand nous avons marqué le pas, pourquoi nous avons régressé.

La nation qui ne connaît pas son histoire avec précision, qui n'en fait pas l'éclairage de son avenir, qui n'en tire pas leçon, est incapable de trouver les motivations, l'utopie, l'énergie dans la compétition. Finalement, elle reste privée de conscience de soi, de créativité, de volonté. Elle n'est pas capable de réaliser ses potentialités. Dans un tel état, quelle identité accorder à cette nation ? Pour sauvegarder son identité, elle doit constamment lutter contre l'étranger, contre l'aliénation.

Les nations qui ne connaissent pas réellement leur identité, perdent les limites de celle-ci dans un halo d'opacité, sont dans l'incapacité de discerner ce qui distingue l'ipséité de l'altérité. En d'autres termes, l'identité dans son unité même, est diverse.

Premièrement une diversité dans la longueur et le temps, qui n'est pas dû au fait d'exister mais de devenir, et qui ne souffre pas du changement, de l'évolution, de la croissance, au contraire, qui se réalise dans ce mouvement.

Deuxièmement, une diversité dans la largeur, concernant la terre, l'eau, l'anthropologie, la sociologie et la religion.

Depuis le jour où vers le deux ou troisième millénaire avant J.-C, les Aryens blancs de peau, à cause du changement climatique, de la glaciation, de l'assèchement des pâturages, ont fait leur migration depuis les plaines occidentales et méridionales de Sibérie vers le sud et le sud-ouest pour s'installer sur le plateau iranien, notre histoire et notre identité iraniennes ont été profondément diversifiées et modifiées. C'est pourquoi l'identité de la population de ce territoire est à la fois dynamique et organique.

Le danger de la perte d'identité menace cette nation lorsque, premièrement, constatant sa diversité, elle en oublie le secret de son unité et détruit les liens qui unissent son passé et son avenir, cette corde faite des nœuds de ses progrès, et qu'elle anéantit l'intégrité des facteurs qui conditionnent l'unité nationale, qui constituent les plus hauts symboles de l'identité. Cette unité nationale résulte de la relation entre histoire et destin, une culture et un patrimoine de valeurs ancestrales, des traditions et un orgueil national, des valeurs spirituelles et religieuses fondamentales. Sans cette unité, nous n'existons plus ; nous existons, mais sans nous-mêmes.

Deuxièmement, il suffit de faire de l'unité un slogan, d'oublier complètement sa nature diverse et de façon erronée, de s'imaginer que l'identité est un concept existentiel, totalement façonné une fois pour toutes dans le passé, et dans ces conditions le « qui suis-je » devient synonyme de figement, d'immobilité, de paralysie et d'arriération. Une identité privée de vie et de dynamisme, non seulement ne répond pas à la question du « qui suis-je ? » mais signifie plus encore : « qui je ne suis pas ».

Troisièmement, on espère dans la diversité cachée et on oublie l'unité. Qu'on sépare tel ou tel ethnies, langue, dialecte, religion, de la construction de cette grande nation, qu'on refuse de voir le Perse, le Kurde, le Turc, le Guilak, le Mazanderani, le Turkmène, le Baloutche, l'Arabe etc. dans une même relation organique, comme une même famille, comme les membres d'un même corps, et notre identité nationale de se disloquer.

L'identité iranienne s'est formée dans la différence et la diversité. Elle se conforte dans l'entente et la hauteur de vue, dans la longue histoire de ce pays ; elle s'est conservée dans l'unité et la concorde. Au contraire, la discorde, l'étroitesse d'esprit, la prétention spécifique des Iraniens à lier leur identité à tel ou tel de leurs particularismes nationaux, religieux, ont été chez eux cause de la perte de l'identité nationale. Il vaudrait mieux œuvrer sérieusement à tout ce que nous partageons ensemble, à la connaissance et à l'acceptation de nos

particularités, à la sauvegarde de nos droits mutuels.

Tout le temps que nous sommes ensemble, nous sommes « quelqu'un », nous avons notre « qui suis-je ? », nous sommes une grande nation. Lorsque nous nous retrouvons face à face, et non plus à côté les uns des autres, nous ne sommes plus que de petits peuples, comme les gros clous que les graphistes des projets mondialistes et les chefs du village planétaire au cœur sec, ont l'intention d'utiliser pour créer le nouvel ordre.³

Notre identité à nous les Iraniens, se décline sur plusieurs modes. Etrangère à l'étroitesse d'esprit et à l'unifocalité.

– Est-ce que notre identité peut se définir par l'eau, la terre, l'histoire ?

– Cette identité s'appuie-t-elle sur les valeurs de l'islam ?

– Cette identité est-elle influencée par les courants scientifiques modernes, les mouvements de pensée, les avancées technologiques, tous issus de la nouvelle civilisation ?

La vérité c'est que notre identité nationale « iranienne », malgré son ancienneté historique, sa diversité culturelle, est influencée par l'ensemble de ces éléments. Notre « qui suis-je ? » est fait de lignes et d'éléments divers et variés. Chacun de ces éléments forme en lui-même une part de cette identité nationale.

Comme écrit Iqbal Lahouri : « Aucune nation ne peut entièrement oublier son passé proche ou lointain ; car c'est le passé de tous les membres de la nation qui construit l'identité de chacun d'eux. »⁴

Conformément aux sages propos d'Iqbal, la connaissance du passé — en particulier du passé proche — est une réalité incontournable pour la préservation de l'identité.

3. Les projets mondialistes qui sont conçus et menés par les puissances économiques, militaires, dans l'intention de niveler les cultures, s'efforcent d'aligner sur leur propre culture, les différences culturelles et les valeurs mondiales. Ainsi sont-ils peu réalisables. En revanche, la mondialisation est un phénomène inéluctable où toutes les nations du monde se retrouvent, malgré leurs valeurs différentes.

4. *Ehya-ye fekr-o din dar eslâm*, Mohammad Iqbal Lahouri, trad. par Ahmad Aram, Editions Ketâb-e Pâyâ, p. 191.

On a beaucoup parlé et écrit sur la civilisation occidentale, en particulier sur les modes de contacts entre celle-ci et les civilisations anciennes et islamiques. Parmi elles, un grand nombre de philosophes et de spécialistes du monde musulman, sont convaincus que bon nombre des acquis de la civilisation occidentale sont en réalité le prolongement des enseignements des temps anciens de l'islam et de sa civilisation. Certains prétendent même que nous ne faisons que reprendre notre bien, ou pour le dire autrement, que celui-ci nous revient.

Si on laisse de côté telle ou telle approche exagérée de ces contacts avec la civilisation occidentale, force est de constater que l'essence de la civilisation est un phénomène humain qui ne saurait être défini en aucune condition de lieu ou de temps occidental ou oriental. En vérité, le savoir et la technique, l'expérience et les progrès civilisationnels qui en découlent, n'appartiennent ni à l'un ni l'autre. La civilisation occidentale, comme toutes les civilisations qui sont nées puis ont disparu tout au long de l'histoire, est le produit d'expériences, de savoirs communs, des patrimoines de toutes sortes de pays et de nations. On ne peut les attribuer en particulier à tel groupe ou à telle culture.

Même si le fondement de la civilisation repose sur l'emprunt mutuel, cependant cet emprunt, en dehors des imitations simiesques, est la vraie manifestation de la civilisation. L'emprunt doit s'effectuer avec créativité, un esprit de discernement et de curiosité qui cherche la racine des choses. Cet emprunt se caractérise par des choix, des analyses, des critiques, de l'inventivité, de l'innovation et de la maîtrise. Sans quoi, la fascination qu'exercent sur nous la culture et la civilisation occidentales nous empêchera de comprendre leur vraie nature.

Il est vrai que la civilisation dans sa globalité est humaine et universelle, et que le fait de la qualifier d'occidentale ou d'orientale révèle une ignorance de ce qu'est une civilisation, et une approche politicienne des choses. Pourtant, la civilisation possède un grand nombre de caractéristiques géographiques, climatiques, psychologiques, culturelles, religieuses et juridiques.

Partout sur notre planète Terre, des différences de climat, de race, de langage, de coutumes et d'usages, de traditions et de religions, de régimes, de cultures, de pensée, sont cause d'inégalités face aux besoins, aux priorités, aux inclinations, comme aux problèmes qui en découlent, dans le temps comme dans l'espace. C'est pourquoi il ne faut pas ériger de dogmes, dans des cadres figés, à partir de la science et de la technologie, de la philosophie, de la sociologie, pour les imposer de façon fanatique à des réalités diverses.

En conclusion, de même qu'en science il importe de ne pas s'empêtrer dans des affirmations péremptoires, des modes de pensée totalitaires, en sociologie aussi, il importe d'éviter le cyclone de la pensée unique.

Le territoire iranien, bien qu'il offre dans ses structures naturelles une extrême stabilité géographique, présente en revanche la plus grande diversité au plan culturel, ethnique et religieux. L'étude et l'analyse de la carte ethnique du pays est à cet égard éloquente (*carte n° 1*).

Cette carte, qui ressemble à une mosaïque à la taille du territoire iranien, se compose de fragments qui, bien que doués respectivement de caractères identitaires originaux, une fois placés côte à côte, chacun à sa bonne place, manifestent mieux leur rôle respectif dans la définition identitaire nationale, la continuité et la stabilité de plusieurs millénaires. Cette solidarité identitaire est à ce point que l'identification des fragments n'est possible que dans le cadre national.

Malheureusement, au cours du siècle passé, pour sacrifier à la modernité et au progrès, et à cause d'une incompréhension de ce qu'est notre identité nationale, du patrimoine culturel de la mère patrie, non seulement, nous avons négligé les qualités et le potentiel de notre diversité identitaire, mais plus encore, dans de nombreux cas, nous avons essayé de niveler les caractères identitaires particuliers de tous les fragments de la mosaïque, et par là d'introduire une instabilité dans cent d'histoire.

Ceux qui considèrent indûment cette diversité identitaire comme un danger pour l'identité nationale, montrent qu'ils ignorent le passé

historique de leurs ancêtres, et qu'ils ont de l'identité nationale une idée fausse. Pour cette même raison, un grand nombre d'intellectuels et d'écrivains du début du siècle dernier étaient persuadés que notre retard par rapport à la caravane du progrès et de la civilisation résidait dans notre attachement à notre patrimoine. Aussi jetèrent-ils obstinément hors de leurs esprits et de leurs maisons, tout ce qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres, dans l'espoir de suivre la caravane de la civilisation.

Dans tous les domaines, en particulier celui de la culture, ce sont des victimes qui crient au complot de l'ennemi. Ils nient cette réalité de l'expérience qui nous apprend qu'aucun pays ni aucune nation n'est victime d'agression, sauf à offrir elle-même les conditions requises pour cette agression.

Au siècle passé, nous avons payé un prix exorbitant, parfois irrécupérable, pour pouvoir suivre la caravane du progrès et de la civilisation. Sous prétexte de progrès, nous avons laissé de côté notre identité ethnique et nationale, et chaque fois que nous avons été contraints de la mettre en avant, soit nous nous sommes réfugiés dans l'antiquité, soit nous l'avons définie en nous drapant dans l'étendard des autres nations. Etendard que les chefs de la caravane nous avaient mis dans les mains pour nous éviter de nous perdre, et nous forcer à les suivre dans toute direction qu'ils avaient décidée. Sous prétexte de progrès, nous nous sommes employés à détruire l'identité de nos villes et de nos villages ; nous avons laissé de côté les valeurs et les croyances de notre patrimoine spirituel, nous nous sommes efforcés d'imiter aveuglément les traits superficiels de la civilisation des chefs de la caravane.

Le but ultime de cette caravane, c'est le « village mondial ». Mais pas sous la forme fallacieuse que les chefs des grandes puissances lui donnent. Les nations qui suivent la caravane sous la bannière des autres, n'ont aucune intention de se définir une place ou un statut dans ce village. Les chefs des grandes puissances (les chefs de la caravane) leur ont assigné d'emblée une place dans les ruelles

poussiéreuses et les plus reculées du village.

Le fond de l'affaire, c'est que sous prétexte de progrès et de modernité, nous nous sommes fabriqués avec la culture et la civilisation occidentales, une « courgette au cou ». Tant que nous la gardons, nous « existons » : qu'on vienne à nous l'enlever, et nous « n'existons plus ».

Se pose alors cette douloureuse question : Pourquoi une nation au grand lignage historique, au riche patrimoine culturel, se trouve-t-elle aujourd'hui obligée, pour ne pas se perdre, pour retrouver son identité, de s'accrocher « au cou la courgette » d'autrui ?

Pour trouver une porte de sortie à cette crise qui met non seulement en danger notre identité mais aussi notre existence même en tant que nation, que nous faut-il donc faire ?

Nous n'avons pas d'autre moyen que de revisiter en profondeur et dans tous les angles, notre passé proche. Cette démarche doit s'accompagner de tout ce qu'il y a de meilleur dans le domaine du patrimoine immatériel et matériel de notre patrie pour s'y appuyer, et en utilisant savoirs et technologies « modernes » pouvoir reconstruire les routes et les ponts que nous avons détruits derrière nous pendant un siècle. De cette façon, sous notre propre bannière (l'identité iranienne) nous œuvrerons à l'intérieur de la caravane de la civilisation comme un des moteurs et ne serons plus contraints de courir derrière la caravane sous la bannière d'autrui (« courgette au cou »). Il est évident que dans ces conditions, c'est nous qui définirons notre place et notre statut dans le futur village-monde, et non pas autrui.

Cependant, pourquoi insister autant sur le patrimoine culturel du « passé proche » ?

- 1) Tout d'abord parce que ceux qui ignorent le patrimoine culturel de leurs pères et aïeux ne sauraient prétendre à leur patrimoine ancien.
- 2) Le patrimoine culturel proche est un résumé des principes durables et patrimoniaux du passé lointain.
- 3) Parce que le fait d'établir une relation avec le patrimoine culturel du « passé proche » est très facile à réaliser et rentable. Alors que

la même opération avec le passé lointain est onéreuse, parfois irréalisable, et rarement profitable au présent.

4) Parce que de nombreux éléments de notre patrimoine culturel ancien sont plus marqués par des désirs et des espoirs refoulés que par des réalités et des événements historiques probables. Aussi, s'appuyer exagérément sur ce patrimoine, c'est se forger une sorte d'orgueil trompeur qui fait obstacle à la recherche du vrai et du rationnel.

5) Le patrimoine culturel d'une nation ne se résume pas au patrimoine matériel et immatériel laissé par les rois, les notables, les grands poètes, les gens de lettres, les artistes et les savants. Au contraire, il faut prendre en considération le patrimoine culturel des classes sociales les plus modestes, qui à leur niveau, jouent un rôle actif dans la civilisation. A cet égard, la reconnaissance par les musées du patrimoine culturel (soit matériel soit immatériel), de tous les groupes socioéconomiques, en particulier les ruraux, est d'une importance toute particulière pour cette sortie de crise identitaire.

Bien que d'après les résultats du dernier recensement national (centre des statistiques d'Iran, recensement général de la population et de l'habitat, 2006), plus de 70% de la population nationale soient citadins, en revanche, les études sociologiques des structures urbaines font clairement apparaître que la majeure partie de cette population est issue de l'immigration rurale, qui n'a pas migré vers la ville pour son pouvoir d'attraction, mais par répulsion pour la vie rurale. Durant les cinq dernières décennies, cette immigration s'est accélérée à un tel rythme que les immigrants n'ont pas seulement perdu leur identité rurale, mais ils n'ont pas trouvé non plus l'occasion d'exprimer leur nouvelle identité urbaine. Pour cette raison, ils développent un sentiment de honte par rapport à leur ruralité, et cherchent à la dissimuler. Ils considèrent leur patrimoine rural matériel et immatériel, comme dénué de valeur et cherchent à se forger une nouvelle identité en imitant les comportements citadins. Les contacts de ces immigrants avec les descendants des ruraux

urbanisés qui souffrent depuis un siècle d'une crise identitaire, créent les conditions socioculturelles particulières qui semblent être, dans les villes, à l'origine de la plupart des crises sociales, culturelles et même économiques et politiques de ces dernières décennies. Conditions qui puisent dans notre incapacité à comprendre notre patrimoine récent, qu'avec une certaine obstination, violence et précipitation sans précédent nous nous ingénions à détruire.

Il est évident que dans une telle situation, notre vulnérabilité ait considérablement augmenté. Car nous avons créé pour nous-mêmes toutes les conditions nécessaires à toutes sortes d'agression. Même si en apparence nous ne pensons pas avoir besoin de connaître notre patrimoine récent, en réalité nous en avons un besoin impérieux pour sortir de notre indécision et retrouver notre identité passée.

L'expérience du musée du patrimoine rural du Guilan, dans les dernières années, et son succès incomparable dans toutes les classes sociales, culturelles économiques de la population, en particulier les visites répétées, en groupe, en famille (plusieurs générations à la fois), illustrent cette réalité que les gens sont assoiffés de connaître le patrimoine de leurs ancêtres, à quel point ils retrouvent dans ce musée leur identité et l'honneur qu'ils en retirent.

Les visiteurs du musée, en dépit de leur passé urbain, ne sont non seulement pas prêts à dissimuler leur origine rurale, mais au contraire ils la manifestent devant les autres comme une valeur. Car le patrimoine qui est exposé dans ce musée est une source d'orgueil tant au plan matériel qu'immatériel. Au point que même le visiteur étranger proteste contre l'appellation du musée et propose celle de « musée du patrimoine rural iranien ».

Le développement de ce genre de musées dans tous les domaines culturels et architecturaux d'Iran, est le moyen le plus rapide, le plus économique et le plus profitable pour lutter contre la crise identitaire que nous connaissons depuis un siècle.

L'idée de la création d'un musée du patrimoine rural du Guilan a été lancée par l'auteur de ces lignes en 1990, après le tremblement

de terre de Rudbâr, mais n'a débuté qu'en 2002. C'est en 2005 que le premier chantier de ce projet a vu le jour.

En se fondant sur des études anthropologiques et une typologie architecturale, neuf ensembles culturels et architecturaux ont été identifiés au Guilan, et pour chacun d'entre eux une unité nommée « village » a été assignée et projetée.

Ce projet a été réalisé sur un terrain d'une surface de 260 ha dans le parc de Saravan, au kilomètre 18 sur la route Rasht-Qazvin. Jusqu'ici six sur les neuf ensembles ont été réalisés.

Dans chaque village, en utilisant les techniques de démontage et de remontage, ont été reconstruits les différents types d'architecture propre à chaque ensemble. Le musée offre en outre une présentation des caractères immatériels du patrimoine propre à chaque ensemble culturel, selon les méthodes scientifiques de l'anthropologie.⁵

(Photos de six villages réalisés, avec leurs unités d'habitation, leur café et leur mosquée).

Bibliographie

- ADAMIYAT, Fereydûn, 1984, *Amir Kabir va Iran pâvaraqi az târix-e siyâsiy-e Irân*, Téhéran.
- ADAMIYAT, Fereydûn, 1984, *Andishe-haye Tâlbuf Tabrizi*, Editions Damavand.
- ADAMIYAT, Fereydûn, 1981, *Fekr-e Azâdi va moqaddam-ye nehzat-e mashrûtiyat*, Téhéran.
- ALKAR, Hamed, 1977, *Din va dowlat dar Irân; Naqsh-e 'olamâ dar dore-ye Qâjâriye*, trad. par Abolqâsem Sari, Tûs.
- Andishe-ye enqelâb-e Irân*, n° 2, 2006.
- ADAMIYAT, Fereydûn, 1972, *Andishe-ye sharqi va hukûmat-e qânûn*, éd. Khârazmî.
- ARON, Raymond, 1974, *Jâme'-e shenâsiy-e keshvarhâye San'ati*, trad. par Reza Alavi, Les livres Simorq 87, deuxième édition.
- BAZARGAN Mehdi, 1984, *Enqelâb-e Irân dar do harakat*.
- ENAYAT, Hamid, 1984, *Be sûy-e andishe-hâye syâsiy-e gharb*, Téhéran.

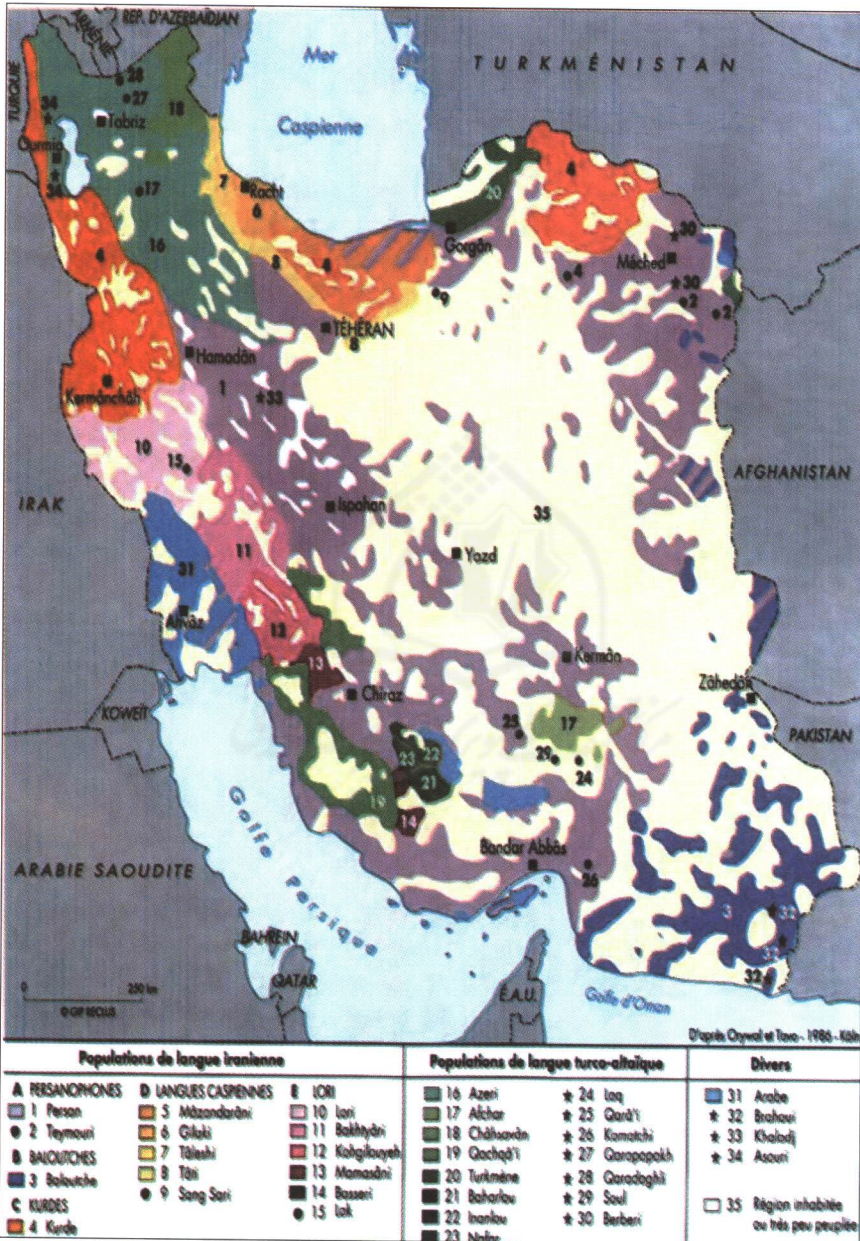
5. Pour en savoir plus, consulter le site du musée du patrimoine rural du Guilan : gecomuseum.com

- KASRAVI, Ahmad, 1976, *Târix-e mashrût- ye Irân*, Amir Kabir.
- MALEKEADEH, Mehdi, 1952, *Târix-e enqelâb-e mashrûtiyat-e Irân*, Ebn-e Sinâ.
- LAHOURI, Mohammad Iqbal, *Ehyâ-ye fekr-e dini dar eslâm*, trad. par Ahmad Aram, Editions Ketâb-e Pâyâ.
- KERMANI, Nâzem al-eslâm, 1984, *Târix-e bidâriy-e irâniân*, Editions Amir Kabir.
- Sâlnâme-ye âmâry 1385*, Markaz-e âmâr-e Irân.
- TALEGHANI, Mahmoud, “Yek qarn-o-nim dar bombast”, *Kondouj*, n° 9, Automne 2009.
- TALEGHANI, Mahmoud, BURGEL, Guy, Goli, Ali, KOWSARI, Massoud, 2005, *Atlas d'Irân, Socio-économique et culturel*, Bibliothèque iranienne 62, Editions Mo'in, Téhéran.





Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



la carte numéro 1: la diversité ethnique



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN



Musée du Patrimoine Rural du GUILAN

